

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Il est une chose qui nous étonne toujours beaucoup, lorsque nous sommes à même de la constater : c'est de voir l'indifférence que certaines femmes professent pour la toilette. On nous dira que le fait s'explique aisément, qu'elles sont quelque peu âgées ou déshéritées du côté de la beauté; mais ce n'est point une raison, et nous serions tentée d'ajouter : au contraire!

D'abord la beauté est chose relative, puisqu'on dit souvent : « Quelle belle vieille femme ! » lorsque celle-ci est soignée dans sa mise, qu'elle a de la dignité dans la tenue, qu'elle est affable et indulgente pour tout le monde. Quant à la laideur, il y a encore moyen de la rendre aimable : il ne faut pour cela que de la volonté et du goût; car la laideur, elle aussi, est relative. Celle qu'on remarque le plus est le résultat d'un visage laid, d'un vilain teint : or, on peut, malgré cet inconvénient, posséder une jolie taille, une tournure agréable et s'habiller à ravir, ce que ne manquera pas de faire une femme intelligente.

Ces réflexions nous sont suggérées par la vue de toilettes étranges, qu'on rencontre çà et là à Paris depuis l'ouverture de l'exposition universelle. D'où viennent ces inconnues? Quel est leur âge, leur pays? personne ne saurait le dire! Nos lectrices croiraient certainement que nous inventons à plaisir, si nous leur donnions le détail de tout ce que nous avons remarqué dans ce genre; ce ne serait, d'ailleurs, d'aucun enseignement pour elles. Toutefois, nous ne résistons pas à l'envie de détailler un de ces chefs-d'œuvre de mauvais goût. Imaginez un jupon de mousseline blanche à traîne étriquée, avec un volant froncé rehaussé d'une guipure. Polonaise de lustrine noire, tombant droit comme un ulster et garnie d'une guipure blanche; la taille serrée par une ceinture de cuir jaune, avec relève-jupe en chaînettes d'acier retenant la fameuse traîne de mousseline. Pélerine de guipure blanche; le dessin tordu et déplacé par un amidonnage mal fait et un repassage forcené au moyen d'un fer qu'on a laissé coller! Enfin, un chapeau de paille noire, vraie forme d'entonnoir, au-

tour duquel s'enroule une écharpe de gaze jaunie, dont le pan flotte au gré du vent. — Est-ce assez ingénieusement laid? Et il fallait voir avec quelle tranquillité d'âme tout cela était porté! Bien certainement la bonne dame n'avait pas conscience du ridicule de son costume.

Les Anglaises ne savent pas toujours trouver une heureuse façon d'organiser leurs toilettes, mais elles sont si jolies qu'on

leur pardonne en souriant. Quelle singulière idée, par exemple, que celle de porter de longs gants noirs avec une toilette complètement blanche! Nous l'avons pourtant remarqué plusieurs fois, chez de ravissantes jeunes miss. Cependant les femmes de goût ne manquent pas à Paris, nous devons le reconnaître. Elles nous arrivent de tous côtés à la fois, et chacune interprète la mode avec les grâces particulières qui caractérisent sa nationalité propre : une Espagnole, une Américaine, une Russe, etc., se montreront très-différentes avec la même toilette. Mais chez toutes ces élégantes, il faut le dire, on retrouve le même charme pénétrant que possède la femme qui veut s'en donner la peine... Que de grâce, par exemple, dans ce simple costume essentiellement parisien et porté par une jolie étrangère! — L'étoffe est en madras, à pois blancs sur fond bleu, avec l'encadrement de rayures blanches qu'on connaît. Long plastron princesse sur le devant, et tout à pois, garni de brandebourgs formés par les rayures; des bandes



P. N° 432. — BASQUINE POUR GRANDE RÉCEPTION.
Prix du patron épinglé : 3 francs.

de rayures encadrent le tout. Le milieu du dos est uniquement composé de rayures, et le reste de la robe est en madras; il en résulte que les rayures paraissent de place en place au milieu des draperies, qui se terminent sur le plastron du dos et forment un ensemble très-coquet. Un faux jupon complète, derrière seulement, ce ravissant costume; ce jupon est court et garni d'un volant plissé formé de l'étoffe même, dont les rayures, régulièrement rapprochées, présentent une gentille opposition avec les pois.

Si l'on s'y est pris un peu tard pour la mer, avec ces étoffes à

pois et à carreaux (genre mouchoirs de poche), on se rattrape en ce moment; nous n'allons pas une fois au Salon, à l'Exposition ou au Bois, sans en rencontrer beaucoup.

Parmi les étoffes en préparation pour la saison d'hiver, les « pékinades » tiennent le premier rang : pékins de laine et satin, de velours et satin, de velours et moire, de velours frappé et satin, telle est la dernière expression de la mode nouvelle. Il faut ajouter à cela les moires antiques, — dont nous avons signalé l'apparition, il y a bien deux mois; — puis le satin seul, et une étoffe splendide de soie côtelée, qui va remplacer la faille. La soie brochée conserve également sa suprématie, mais ne peut être que le privilège du petit nombre. En résumé, ces magnificences, en tant que tissus, nous prouvent une chose incontestable : c'est que la robe princesse n'est pas encore morte, ni près de trépasser; sa coupe sera certainement la base fondamentale du costume pour un temps plus ou moins prolongé. Quant au bouffant, qu'on porte déjà un peu et qu'on portera davantage à la saison nouvelle, c'est dans l'ampleur même de la robe princesse qu'on trouvera le moyen d'y satisfaire et de répondre ainsi à cette soif insatiable du renouveau !

Un mot sur le *panier*, puisqu'on attend de nous une explication à ce sujet. Ce ne sera pas, toutefois, sans avoir ouvert d'abord une parenthèse pour déclarer que les dames elles-mêmes, et de tous pays, nous ont forcé la main pour désigner ainsi le genre bouffant que la mode nous impose : personne, dans le monde de la couture, ne voulait de ce nom; mais puisque panier il y a, va donc pour panier!... On désigne ainsi des draperies rajoutées sur le jupon de la manière que nous allons indiquer. Supposons une pointe de châle de dentelle : les deux extrémités des pans sont fixées au milieu du devant sous la pointe du corsage; là elles se trouvent dissimulées par un flot de ruban (peut-être viendra-t-on aux agrafes de bijouterie). On drape ensuite la dentelle d'une façon légère en recouvrant les hanches, qu'on ne grossit pour ainsi dire pas. Le reste de l'étoffe retombe alors au milieu derrière, en formant une cascade composée de plusieurs « bouffants », et le tout selon la fantaisie de l'artiste. Car il ne faut pas dissimuler qu'il faut un goût réel et un sentiment vraiment artistique pour tirer un bon et gracieux parti de cette nouvelle combinaison de la mode.

Nous terminerons cette explication par le détail d'une toilette typique dans le genre en question. — Jupon de pékin grenat, à rayures satin et faille; le devant est complètement plissé sur toute la hauteur; une traîne de faille unie de même ton complète l'ensemble, avec un volant de pékin plissé sur le bord. Corsage à basque, garni, sur le devant, d'un plastron richement brodé et terminé en pointe. Paniers en faille drapés depuis la pointe du plastron où ils sont fixés par des flots de ruban; les bords de l'étoffe sont ornés de bandes brodées et de riches franges. Les draperies, après avoir suivi le mouvement des hanches, reviennent se serrer au milieu derrière, pour se répandre ensuite en bouffant et en traîne.

On nous dira que ce modèle n'indique pas précisément un retour immédiat vers la simplicité. C'est vrai, mais les couturières et les marchands d'étoffes sont si contents!...

MARY D'AUBERVILLE.



Description des gravures dans le texte.

P. N° 432.

BASQUINE POUR GRANDE RÉCEPTION. — Ce gracieux corsage est en brocart (le fond caroubier semé de dessins crème, rose, jaune) avec gilet de faille crème. Ce dernier, décolleté en carré, est garni, au bord de l'ouverture et tout à fait dans le bas, de franges à glands floches, de teintes assorties; cette garniture est posée en biais sur la partie inférieure. Riche dentelle

blanche coquillée au bord du décolleté. Les manches, de forme duchesse, sont en dentelle noire à dessin très-chargé; le bas est orné d'un parement de brocart, fermé par un nœud de faille rose, et le tout est terminé par un volant de dentelle blanche. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

G. N° 918.

TOILETTES DE SOIRÉE POUR CASINO. — 1. Costume de faille rose. — Forme princesse, à traîne manteau de cour. Le corsage est décolleté en carré devant et lacé derrière. Un plastron de tulle rose, entouré d'un volant de dentelle blanche, recouvre le corsage devant et derrière. La dentelle descend ensuite sur les bords d'un revers formé par les devants de la robe et qui encadre chaque côté du tablier; celui-ci, tout bouillonné, est garni d'un volant de faille plissée et d'une dentelle blanche. Petits plissés et bandes dentelées au bas de la traîne. Des roses caroubier retiennent les revers sur la jupe et sont disséminées sur la traîne. Bouquet de mêmes fleurs au milieu des plissés du corsage. Manches duchesse en dentelle blanche, avec brassard de ruban rose. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

2. Costume de faille et barège de ton ivoire. — Jupon de faille à traîne, entouré d'un volant plissé et d'une bande ruchée, à plis contrariés. — Tunique de barège drapée sur le jupon et ornée par devant d'une échelle de nœuds de ruban assorti. Sur les côtés, les draperies sont retenues par des flots de même ruban; par derrière, la tunique est bouffante. — Corsage à basques carrées, fermé devant par de petits boutons d'ivoire. Ce corsage est décolleté en carré et garni de rouleautés de faille, avec nœud de ruban sur le côté. Volants plissés au bas des manches, soutenus par des rouleautés semblables. — Plissés de crêpe lisse à l'intérieur du corsage et des manches. — Chapeau de paille teinte en caroubier, couvert de primevères de nuance crème. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

G. N° 919.

TOILETTE DE PROMENADE. — 1 et 2. Costume de granité de laine, ton « livrée » (noisette claire) et faille grenat, présenté sous deux aspects. — Le dos, de forme princesse, avec trois coutures seulement, est à longue traîne; le devant se compose d'un corsage détaché, avec jupon; un volant ruché, posé sur un faux ourlet, termine le bas tout autour. — Plastron de faille sur le devant du corsage, avec encadrement de boutons; ces derniers sont en métal, en nacre, en corozo, ou bien en faille recouverte de crochet. Un biais de faille borde les côtés du corsage. Le milieu du tablier est drapé par deux plis qui se perdent dans les coutures de côté; à partir de ces plis, le milieu du tablier est fendu et garni d'une ligne de boutons; il s'écarte ensuite vers le bas sur un dessous de faille également orné de boutons. De la couture des côtés du dos sort un dépassant de faille, qui forme revers jusqu'au bas et qui est garni d'une longue ligne de boutons. Sur le côté droit, cette partie de la robe devient une draperie indépendante, resserée à sa naissance par un anneau de faille bordé de boutons. Col rabattu en faille et parement liséré de faille au bas de la manche. — Lingerie plate. — Chapeau rond en crin noir. La passe, complètement renversée d'un côté, est ornée d'un piquet de cerises variées, avec fleurs et feuillage. Une écharpe de tulle noire enveloppe légèrement la calotte et dessine un chou sur le sommet. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1539.

TOILETTES DE BAINS DE MER. — 1. Costume en fantaisie de laine beige et faille assortie. — Jupon sans traîne, entouré d'un grand volant plissé que coupe une bande de faille. — Polonaise de forme princesse, avec col rabattu en faille et ligne de boutons de même étoffe pour fermer devant. Les côtés sont drapés et relevés sur les petits côtés de derrière, où ils demeurent fixés par des nœuds de ruban. Le bas du dos, légèrement poulé, se détache des côtés, et les bords en sont doublés de faille, de façon à former garniture. Parement de faille au bas des manches, maintenu par un ruban plissé. — Lingerie plate. — Chapeau de paille fine. Un ruban de faille havane entoure la calotte et se croise derrière sous une boucle dorée. Petit bayolet ruché, en tulle assorti, et couronne très-touffée de petits aiglets blancs avec frange d'herbes. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Costume de faille gris perle et broché léger de même ton. — Jupon de faille à longue traîne, entouré de volants finement plissés. Un tablier formé de draperies de faille recouvre le bas du jupon devant. — Corsage-habit en broché, lacé derrière, où il se termine par un nœud de ruban. Il est fermé devant par une ligne de boutons qui s'arrête à la hauteur du buste. De ce point part un panneau qui forme l'habit et dont les bords sont ornés de fausses boutonnières et de boutons assortis. Un revers, qui vient du bas du dos, se rabat de chaque côté sur les panneaux, où il est retenu par des nœuds. Le milieu de la traîne est resserré par un nœud de ruban à longs bouts flottants. Manche de faille, entourée d'un revers en tissu broché, qu'encadrent de petits volants plissés. — Lingerie plissée. — Capote de paille ondulée, à bavolet relevé et couvert d'un bouillonné de velours caroubier. La passe est ornée de deux coulissés de velours semblable, séparés par une guirlande de mimosa. Piquet de mêmes fleurs sur le côté et brides de velours caroubier. — Prix du patron épinglé: 8 francs.

Description du patron coupé.

Annexe spéciale des éditions n^{os} 2, 3 et 4.

TUNIQUE (ou seconde jupe). — Ce patron est celui du modèle représenté sur la gravure coloriée n^o 1537 C (fig. 3), que l'on trouvera, ainsi que sa description, dans le présent numéro.

Il se compose de deux morceaux :

1. Devant, moitié du tablier. Prendre l'étoffe double, au milieu du devant, dans le sens horizontal. Dans le cas où l'étoffe serait trop étroite, rajouter des pointes de côté, mais ne jamais pratiquer de couture au milieu du devant.

2. Lé de derrière. On le fait pousser au moyen d'une coulisse à 75 centimètres de la taille; il est retenu à l'intérieur par des cordons qui le drapent plus ou moins haut.

Pour le corsage de ce costume, se reporter au patron donné et décrit dans notre numéro du 1^{er} juillet.

Description de la figurine coloriée L. n^o 179.

Annexe spéciale à l'édition n^o 4.

TOILETTE DE PROMENADE. — Costume court en grenadine de laine couleur « cocher » et faille bleue. — Jupon entouré de plissés de même étoffe et de plissés de faille bleue. — Polonoise de forme princesse, relevée par devant en plis remontants et assez creux, avec guipure blanche sur le bord inférieur. Par derrière le vêtement est puffed; ses bords sont garnis de plissés de faille et de guipure blanche; bouclettes de ruban bleu sur le côté. Le corsage est orné d'une guipure semblable, qui encadre par devant une échelle de nœuds bleus placés au milieu; la guipure tourne ensuite derrière pour dessiner une pointe de châle sur le dos. Volant plissé au bas de la manche, avec guipure blanche et nœud bleu. — Chapeau de paille anglaise, à large passe relevée haut sur le côté droit et doublée de faille bleue. Fleurs jardinière en guirlande autour de la calotte. — Ombrelle de même ton que la robe et doublée de fleurs. — Prix du patron épinglé: 8 francs.

CORRESPONDANCE

— M^{me} SUZANNE B..., A FONTAINEBLEAU.

Pour le chapeau de voyage, choisissez un paillason marron, que vous garnirez d'une gaze de ton assorti en l'arrangeant d'une façon « moutonneuse ». Ajoutez un piquet de fruits, cerises variées, fraises, etc.

— M^{me} MARIE H..., A NIMES.

La robe princesse en mousseline blanche ne nous semble pas une heureuse disposition: la mousseline, en effet, demande à être drapée. Nous préférons une jupe garnie d'un tablier de petits volants avec puffs derrière. Corsage à la vierge froncé, avec petites coulisses pressées au milieu

de la taille devant et derrière; répétition de fronces aux épaules. Ceinture à longs bouts flottants sur le côté.

— M^{me} ÉLISE B..., A MEAUX.

Pour votre jeune fille de dix-huit ans, faites un costume bébé (corsage tout plissé, avec empiècement devant et derrière). La ceinture ronde est indispensable, mais vous pouvez la choisir en cuir: de cette façon elle ira bien avec tous les costumes.

— M^{me} MARIETTE D..., A LISIEUX.

Il n'est pas trop tard pour la garniture brodée, et nous ne voyons pas de garniture plus élégante à mettre sur la robe de toile.

— M^{me} BLANCHE C..., A ANGOULÊME.

À Paris, les femmes vont au théâtre en chapeau; même dans les loges, même à l'amphithéâtre de l'Opéra.

— M^{me} STÉPHANE D..., A MONTVILLIERS.

L'habitude anglaise, pour les jeunes filles, de servir elles-mêmes le thé et le café dans les réceptions intimes s'est effectivement francisée.

— M^{me} CLARA D..., A NIMES.

La nuance vieil or ne convient pas à une jeune fille, même avec du noir; nous aimons certainement mieux pour elle le mélange corail et velours gris.

— M^{me} JENNY H..., A DISAY.

Lilas et mastic s'harmonisent fort bien, et nous ne pouvons qu'approuver la combinaison de ces couleurs pour le costume.

CHRONIQUE MONDAINE

Nous voici dans le mois des prix, et partout on se heurte à des lauréats: à l'Académie française, au Conservatoire, à la Sorbonne, dans les lycées et les collèges. Les couronnes pleuvent dru comme grêle et les discours avec elles. Les amateurs d'éloquence ont de quoi se trouver satisfaits. Malheureusement, bon nombre de ces harangues de distribution de prix sont moulées sur une forme traditionnelle quelque peu antique, et il en est bien peu d'où jaillisse une thèse neuve, où soient développées des idées originales. Nous en avons entendu une, l'autre jour, cependant, qui nous a frappé. L'orateur y parlait de ce principe que le théâtre, le livre, le tableau, — l'art, sous quelque forme que ce soit, — devrait être un refuge contre la vulgarité de notre vie de chaque jour. L'idée est piquante et juste.

Oui, l'art devrait être un jardin de délices dont quelques esprits ailés nous confieraient la clef pendant quelques heures; toutes les allées seraient bordées de lotus, et le premier fruit que nous porterions à nos lèvres nous ferait oublier ces tourments sans fin qui nous assiègent, ces tyrannies, ces misères, ces platitudes que nous coudoyons à chaque pas.

Ariel, Puck, Oberon, la belle Titania, l'affreux Caliban, Rosalinde, Francesca, les lutins, les fées, les djinns, les péris, les willis, les châtelaines, les tendres enamourées, les pages et les damoiseaux: voilà de vrais personnages. Leur pays, c'est la patrie du bleu, ce monde inconnu et pourtant vivant et réel où s'agite Fantasio; leurs palais sont ceux de Bradamante et de Fier-à-Bras; vêtus de costumes de soie, d'or, de brocard, ils portent galamment l'aile du papillon et le casque de Roger, sonnent du cor au pied des tourelles, ou, dans les clairs de lune allemands, se promènent comme Faust et Marguerite suivis de Marthe et Méphisto.

Voilà la poésie, l'art rêvés. Avec eux on échapperait à la terre pour entrer dans l'idéal. On fuirait les misères et les vilénies de ce monde pour se délasser dans un monde meilleur. Mais le théâtre, le livre où la vie se continue comme chez vous, comme chez

moi, la belle affaire, vraiment, pour distraire les forçats du plaisir, de ces plaisirs dont lord Palmerston a dit : « La vie serait encore assez supportable sans eux. »

Ces plaisirs se résument actuellement dans un séjour au bord de la mer, et, dussions-nous nous faire lapider avec tous les galets de l'Océan, nous avouons ne pas connaître de passe-temps plus vide et plus monotone. Trouvez-nous, en effet, un spectacle moins divertissant que celui d'une plage à l'heure du bain, avec ces malheureux enfants qu'on précipite à la mer, sur l'ordre maternel, malgré leurs grincements de dents, et qu'on en retire bleuis et transis à faire peur, — avec ces femmes défigurées par leur bonnet de toile cirée, ces hommes terrifiants à voir dans le simple appareil d'Adams du dix-neuvième siècle, chassés de leurs jaquettes et de leurs pantalons !... Pour le plus grand nombre des Parisiens, habitués à une vie active, intellectuelle, l'existence aux bords de mer, appelée comme une jouissance, devient bientôt une véritable épreuve des plus dures à subir.

On s'y empresse vers des distractions qu'en plein Paris on fuit comme des émanations cholériques. C'est ainsi qu'on ne se défend pas contre les concerts du cru ; qu'on va entendre, sans révolte, des virtuoses et des cantatrices, dont les boulevards extérieurs ne voudraient pas ; qu'on subit la conversation d'un tas de gens en panama et en veston, qui ne savent vous entretenir que de l'état de la brise et du menu de la table d'hôte.

Dans cette phase du séjour au bord de la mer, l'idée d'accaparer deux chaises, l'une pour son coude, l'autre pour ses pieds, devient une affaire d'importance. On s'ingénie à savoir si telle dame, demoiselle ou personne douteuse, qui promène son retroussis sur la plage, est jolie pour de bon sous la gaze fallacieuse qui pend autour de son chapeau ; on se recommande à tous les saints, on se voue à tous les diables, et si l'air pur de l'Océan, l'oisiveté, les bains, sont favorables au corps, tenez pour certain que ces avantages physiques sont bien balancés par les préoccupations morales, qui vous font chercher ce que vous avez fui inconsidérément : les bords de la Seine quittés pour les galets de l'Atlantique.

La grande ressource, au bord de la mer est la lecture, et c'est encore la librairie qui trouve son meilleur compte à cette saison de villégiature. Aussi les éditeurs mettent-ils tous dehors, à ce moment, leurs publications à sensation. Aux gens sérieux, la maison Hachette offre le second volume des *Origines de la Révolution française*, par M. Taine ; puis une *Histoire de la Russie*, par M. Alfred Rambaud, récompensée d'un prix par l'Académie. Pour les amateurs de récits de voyage, voici le livre plein d'esprit, d'humour, d'observation de M. Georges Bastard, *Cinquante jours en Italie*, volume charmant, qui se double d'une bonne action, puisqu'il se vend au profit de la caisse des hospitaliers-sauveteurs bretons.

La propagation dans notre société française des idées de l'association, pour le plus grand avantage du bien-être individuel, ramène en ce moment sur le tapis le projet, jadis conçu par des intelligences très-pratiques, d'un *hôtel-club* à Paris, comme Londres en offre quelques exemples aisément perfectibles.

Il s'agirait de construire vers un point situé entre les voies qui conduisent directement aux Champs-Élysées et au bois de Boulogne d'une part, tandis que de l'autre elles rejoignent les boulevards, l'Opéra et tout le centre élégant et animé de Paris, un très-grand hôtel particulier, destiné à recevoir soixante membres pensionnaires-fondateurs.

Ce séduisant et curieux projet, dont la réalisation ferait événement dans la vie parisienne, y comblerait une lacune véritable. L'exemple de Londres, où pareille fondation existe, est fait pour encourager Paris à tenter l'expérience.

BACHAUMONT.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Rien n'est plus agréable que de bouquiner, et j'avoue que, malgré mon grand âge, quand je peux fourrer mes lunettes dans un vieux bouquin, les heures s'envolent comme des minutes. Et puis les découvertes que l'on y fait sont souvent fort curieuses. Ainsi, pour rester sur notre domaine, saviez-vous que la Russie, qui était à peine à son aurore, a eu un *Journal de Modes* avant nous qui étions alors sur le déclin ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, moi non plus ; donc cette découverte mérite d'être citée.

Il n'a été fondé à Paris de véritable *Journal de Modes* qu'à la fin du XVIII^e siècle, sous le Directoire, je crois, et ce fut un certain M. de la Mésangère qui eut cette heureuse idée, féconde aussi, car elle a produit de nombreux rejetons, comme on a pu s'en apercevoir. Mais avant M. de la Mésangère, Catherine la Grande, — furieuse de voir sa belle-fille, Marie Theodorowna, qui venait de faire un voyage en France avec le grand-duc son époux, revenir enthousiasmée de la cour, de nos toilettes, de tout ce qui était français en un mot, — ordonna de créer une revue ayant pour but de battre en brèche, c'est-à-dire de tourner en ridicule tout ce qui venait de Paris. Cette revue, dont le titre était aussi entortillé que les articles qu'elle contenait, était intitulée : *Publication mensuelle de modes, ou Bibliothèque pour la toilette des dames*. Le prix de l'abonnement était de 5 roubles par an. Quant au directeur rédacteur en chef, c'était un certain Vassili Malkoff, général de brigade : on sait que tout se fait militairement en Russie !

Mais, malgré la protection de Catherine et les moustaches du général, ce journal n'eut aucun succès, car les Russes devinrent de plus en plus épris de nous, de nos toilettes, voire de nos folies.

L'Allemagne et l'Angleterre tentèrent aussi vainement de nous supplanter. Malgré sa malpropreté et ses rues encore étroites, c'était Paris que les Russes préféraient à tout ; c'était le Palais-Royal, comme l'est aujourd'hui le boulevard des Italiens, qui était pour eux « le lieu unique du monde ». Pour toute cette génération de nobles moscovites, notre capitale n'était pas seulement celle des plaisirs plus ou moins élégants, mais la ville de l'intelligence consacrée par la gloire des grands hommes du XVII^e siècle : aussi beaucoup de jeunes Russes connaissaient-ils infiniment mieux Paris qu'un grand nombre de ceux qui avaient passé leur vie à en battre le pavé.

Le journal dont j'ai parlé ne dura qu'un an et n'arrêta en rien notre commerce élégant avec la Russie ; peut-être, au contraire, lui imprima-t-il un nouvel essor, car on savait qu'il avait été fondé par ordre de l'impératrice, et comme, Russes ou Françaises, les femmes se ressentent un peu toutes du péché de notre mère Ève, c'est-à-dire qu'elles aiment toutes à mordre au fruit défendu, les étoffes françaises montèrent à des prix extravagants, quoiqu'il en arrivât en quantité à Saint-Petersbourg. Ainsi, dans une seule année, Lyon y envoya pour dix millions de soieries ; et rappelez-vous quelle somme fabuleuse représentaient dix millions à cette époque-là !

Mais comme, grâce à l'infructueux essai de Catherine, le goût d'un journal de modes en faveur des modes de France et non contre elles se faisait sentir sur les bords de la Néva, un homme intelligent voulut satisfaire ce caprice de ses compatriotes. Il fonda alors le *Magasin des vraies modes nouvelles*, devant paraître tous les mois, avec gravures enluminées représentant non-seulement les toilettes françaises, mais encore les meubles, équipages, etc. ; et quoique l'exécution de ce journal manquât de coquetterie, car il était imprimé à Moscou, sur un affreux papier gris et en un petit in-8^o le plus mesquin du monde, il eut un succès fou.

Mais, quand vint le moment de notre grande Révolution, cette petite Revue, qui avait chanté en idylle les *chapeaux à la bergère*, les *coiffures à la reine*, les *coups de peigne à la contre-révolution*, passa aux modes anglaises et allemandes. Alors sa vogue cessa; et pour la rappeler, elle dut recommencer à parler de la France, — en termes sarcastiques, il est vrai, — mais enfin elle en parla, et cela suffit pour ramener les infidèles. Ainsi elle disait ceci :

« Depuis qu'on jouit pleinement en France des bienfaits de la liberté et de la sécurité qu'elle procure, la mode, pour les femmes, est de porter en poche des armes telles que poignards, pistolets, etc., et pour les hommes de ne sortir qu'avec des cannes à épée ou des jones renfermant des sabres. »

Et là-bas, pour ne pas manquer à la mode, tous les élégants et les élégantes du cru de se transformer en véritables panoplies.

Ce fut bien autre chose quand, grâce à l'émigration, la Russie eut aussi au naturel ses *collets noirs* et ses *muscadins*. Ce fut la contrefaçon du vrai monde de Versailles, et il y eut à la cour de Catherine II des grands seigneurs, hommes et femmes, qui semblaient appartenir par leur éclat à celle de Marie-Antoinette quand elle était dans toute sa gloire. Aussi proclamait-on bien haut que « le bon goût avait sauté à pieds joints de Paris à Saint-Petersbourg ! »

Enfin, vous savez qu'on n'y regarde jamais de bien près quand il s'agit de décrier ses ennemis, et tant pis pour les amis s'ils se trouvent sur la route! Ce qui prouve, du reste, que tout cela n'était que paroles en l'air, c'est que, quand le *Journal des Modes* de M. de la Mésangère, dont j'ai parlé plus haut, vit le jour à Paris, il fut aussi bien accueilli sur les bords de la Néva que sur les bords de la Seine. Pourtant nous étions encore en révolution et... Mais il est vrai de dire que ce journal était fait avec goût et esprit; avec talent aussi, car Isabey, celui qui fut le peintre de toutes les jolies femmes de la première moitié de notre siècle, fit des figurines de modes pour son début.

En parlant d'Isabey, il me revient en mémoire, à propos du récent Congrès de Berlin, une historiette qui lui fit grand honneur, quand il fut choisi pour faire les portraits en groupe de tous les plénipotentiaires qui figurèrent à celui de Vienne, tenu après notre défaite de 1815.

Hélas! bien moins encore qu'aujourd'hui, la France n'était point au pinacle alors, et, au lieu de dicter des lois, notre malheureux pays était contraint d'en recevoir. Aussi, avec une morgue toute britannique, lord Wellington avait-il dit à notre artiste chargé de le peindre :

— Je ne consens à figurer dans votre tableau que si j'y occupe la première place; c'est la mienne, et j'y tiens.

— Mon cher ami, lui avait dit de son côté le prince de Talleyrand, chargé de représenter la France, pour vous et pour moi je dois occuper la première place dans votre tableau, ou n'y point figurer. Songez bien à cela!

Et il n'y songeait que trop, le malheureux Isabey! car il se demandait sans cesse avec angoisse comment il pourrait parvenir à concilier ces deux prétentions... Enfin, grâce à la finesse de son esprit, il y arriva de la façon suivante, à la satisfaction de tous.

Lord Wellington entra dans la salle des conférences, et tous les yeux se fixant naturellement sur lui, il pouvait donc se croire le roi de la scène; tandis que le prince de Talleyrand, assis dans le fauteuil du milieu, avait, par le fait, la place d'honneur du tableau. Et puis, Isabey avait eu la ruse de persuader au noble lord qu'il était bien plus beau vu de profil, parce qu'il ressemblait ainsi à Henri IV. Ce compliment flatta si bien le duc de Wellington qu'il voulut absolument acheter l'esquisse du tableau d'Isabey.

Isabey avait aussi fait figurer tout naturellement dans ce tableau du congrès le célèbre baron de Humboldt, dont le nom n'a pas besoin d'éloges, mais dont la figure n'en permettait pas; ce qui

fit que le grand diplomate, qui avait aussi ses petitesesses, se refusait formellement à poser devant l'artiste, prétendant que dame nature se moquerait fort de lui si elle le voyait permettre qu'on fit son portrait.

Le grand peintre se le tint pour dit. Les portes de l'hôtel lui étaient toujours fermées, d'ailleurs; mais comme il rencontrait le baron de ci ou de là, il finit par si bien le croquer que ce fut de tous les diplomates le mieux réussi.

— Ce diable de peintre! s'exclama alors en riant le baron qui avant tout était réellement un homme d'esprit, comme il s'est vengé de moi! Je suis le seul qui n'ait voulu ni payer, ni poser pour qu'on fasse le portrait de ma laide figure, et il m'a fait ressemblant!

Mais, mon Dieu, combien me voici loin des anciens journaux de modes, et ce que c'est que la légèreté d'une vieille tête quand elle veut marcher dans le mouvement du jour!...

Comtesse de Bassanville.

GUERRE A L'HABIT

Il paraît qu'à Londres on réclame une réforme préconisée autrefois dans le *Sport*, par notre regretté confrère Eugène Chapus, contre l'habit noir. De l'autre côté du détroit, l'habit noir joue un rôle bien plus important encore que chez nous. Il règne sur toute l'échelle sociale, depuis le pair des trois royaumes jusqu'au balayeur des rues, et il n'est pas un *gentleman* un peu respectable qui se permit de dîner chez soi autrement qu'en habit.

Pour notre part, nous verrions l'habit noir s'en aller sans trop de regret, et nous ne pleurerions point ce vêtement monotone que tous portent à propos de tout, noce ou enterrement, bal ou conférence. Il peut émigrer avec prime d'exportation et finir, montrant la corde, sur l'échine des nègres du Congo ou de Zanzibar, puisque c'est là que vont expirer chaque année les cargaisons carnavalesques de toutes les défroques de nos modes de la veille. Mais l'habit noir remis au porte-manteau, par quoi le remplacera-t-on? *That is the question*, et nous serions curieux de savoir comment nos élégants d'outre-Manche s'en tireraient.

Ainsi tout disparaît, non-seulement dans le domaine des modes, mais, ce qui est bien autrement grave, dans ce qui accentuait jadis la vie et faisait relief; toute illusion s'envole, tout mystère s'explique, toute étrangeté se vulgarise, tout prestige s'évanouit aujourd'hui.

Ainsi, par exemple, — et l'Exposition est là pour nous le prouver, — il n'y a plus de Turcs. Ils portent des redingotes et parlent français comme vous et moi.

Il n'y a plus d'Arabes. Ils font leur *couscoussou* au Trocadéro, avec des tabliers devant eux, comme la plus parisienne des cuisinières.

Il n'y a plus de Chinois. On entre librement chez eux, ils débarquent chez nous, et chantent *Madame Lenclumé* ou *Coco au Trocadéro*.

Il n'y a plus de beaux vaisseaux à voiles luttant avec le vent; il n'y a plus que des pontons à hélice qui se faufilent entre deux eaux en salissant le ciel d'une fumée noire.

Il n'y a plus de lions ni de tigres; les dompteurs Pezon et Bidet nous montrent qu'on déjeune avec eux et qu'on fume son cigare à leurs naseaux.

Il n'y a plus rien dans l'étrange, dans le prestige, dans tout ce qui terrifiait et amusait. L'implacable positif se substitue partout à ce qui charma jadis l'imagination au grand profit de la littérature et des arts. Je suis de l'avis de la chanson : « Je regrette mes illusions. »

L. S.

PLANCHE G. N° 919. — DESCRIPTION, PAGE 386.



TOILETTE DE PROMENADE (DESSIN DE M. H. JANET).

Même modèle (devant et dos). — Prix du patron épinglé : 8 francs.



TOILETTE

TOILETTE

PLANCHE G. N° 918. — DESCRIPTION, PAGE 386.



TOILETTES DE SOIRÉE POUR CASINO (DESSIN DE M. H. JANET)

Modèle de M^{me} H. DU BIEZ (rue Halévy, 8). — Prix des patrons épinglés : 8 francs.

CHIFFON

(NOUVELLE. — SUITE.)

Or, il arriva qu'au bout d'un instant le roi, dont la tête était un peu échauffée par le souper et les acclamations, voulut, pour faire honneur à ses hôtes, vider avec eux et en leur honneur un flacon de vin de Samos, mis en cave depuis plusieurs siècles auparavant par le sommelier du tyran Polycrate.

Tapedru voulut en vain s'en défendre, et Chiffon encore davantage. Le roi tenait à son idée. Il fallut obéir.

Le grand échanton sortit donc de la salle et ne rentra qu'un quart d'heure après. Chose singulière, le vin était décanté dans un flacon. Le roi en fit la remarque.

— J'aurais voulu voir déboucher l'amphore, dit-il.

Le grand échanton s'excusa sur ce que l'amphore était fort sale et couverte de mousses, de champignons verdâtres et de toiles d'araignée.

En donnant ces explications, il hésitait un peu. Ce pauvre homme avait le regard louche, la voix douceuse, les manières humbles de Tartuffe avec Orgon. En le voyant, lecteur, vous auriez eu de la défiance. Le roi, lui, n'en eut pas, étant tout entier à la joie de souper à son aise, sans inquiétude; de savoir que la reine douairière, Massakran et tous ses ennemis, étaient sous clef, et d'avoir en face de lui l'aimable figure de Chiffon.

Quant au vieux Tapedru, qui buvait par politesse, il se défia moins encore, et cependant jamais défiance n'aurait été plus légitime et mieux placée.

L'échanton remplit donc la première coupe de vin de Samos et la présenta au roi, qui la prit de la main gauche et se pencha pour parler à Tapedru.

— Oui, mon ami, disait-il, mon budget est d'un milliard. Ma liste civile est de cent cinquante millions, qu'au moyen de certains virements (c'est l'affaire de mon ministre des finances) je puis porter à trois cents millions. C'est un joli revenu, j'espère, pour entrer en ménage, et je puis assurer un beau douaire à celle que je prendrai pour femme.

Comme il finissait de parler, et avant que Tapedru se fût occupé de répondre, Chiffon poussa un immense éclat de rire.

Le roi se retourna étonné et s'aperçut que Coco, attiré par l'odeur emmiellée du vin de Samos, et craignant qu'on ne lui en offrît pas, avait passé doucement, à quatre pattes, sous la table, avait reparu de l'autre côté et, pendant que le roi expliquait le mécanisme de son budget, avait bu les trois quarts de la coupe.

Il buvait encore quand le roi l'aperçut.

— Ivrogne! misérable ivrogne! s'écria Sa Majesté.

Coco, se voyant découvert, retomba brusquement sur ses pattes de devant, fit le tour de la table et reprit sa place comme s'il n'avait rien à se reprocher.

Naturellement tous les assistants se récrièrent contre l'indigne action de Coco. Tapedru seul se mit à rire avec Chiffon.

— Sire, dit-il, c'est un avertissement que Coco vous donne de ne pas boire davantage.

Tournapoint, rentré en faveur, offrit de faire tuer Coco, afin de venger l'affront fait à la royauté; mais à cette proposition Tapedru répondit :

— Tue-le toi-même.

— Ce n'est pas mon métier, répliqua Tournapoint tout tremblant.

— Je le sais bien, dit Tapedru.

Tout à coup il s'interrompit. Coco paraissait très-ému. Il portait sa patte droite sur son ventre, faisait mille contorsions et semblait appeler au secours.

— Il a trop mangé, dit le roi.

Au même instant, Coco courut à la fenêtre de la salle, qui était

fermée, enfonça la vitre d'un coup de patte qui ressemblait à un coup de poing, passa la tête au travers et demeura dans cette position pendant quatre ou cinq minutes, sans rien dire; il paraissait en proie à de terribles convulsions; mais quand il reparut, il avait repris sa gaieté accoutumée.

Pendant ce temps, le vieux Tapedru observait la mine du grand échanton.

Celui-ci, tout pâle, attendait avec anxiété ce qui résulterait de l'aventure de l'ours. Tapedru lui fit signe de s'approcher.

— Donne-moi ce flacon de vin de Samos, dit-il.

L'autre hésita un peu, et enfin obéit.

— Remplis cette coupe, dit encore Tapedru en présentant la sienne.

La coupe fut remplie.

— Et maintenant, ajouta le vieillard, bois toi-même.

— Seigneur, dit le grand échanton, je n'oserai jamais... les lois sacrées de l'étiquette me défendent de boire avant le roi mon maître.

— Même pour sauver ta vie?

— Que voulez-vous dire? demanda le grand échanton prêt à s'évanouir.

— Que tu vas être empalé si tu ne bois pas ce vin, dit Tapedru.

Le roi, étonné, commençait à comprendre.

— Sire, dit le vieillard, je connais Coco. Il est altéré, c'est vrai; mais il ne boit jamais au delà de sa jauge. Ce vin de Samos était empoisonné.

— Je jure par tous les dieux!... s'écria l'échanton.

— Ne jure pas. Bois, c'est le seul moyen de prouver ton innocence.

L'autre, voyant qu'il fallait s'exécuter ou mourir, se jeta à genoux devant le roi et avoua son crime.

— Qui te l'a conseillé? demanda le roi.

— C'est la reine douairière qui m'a fourni le poison au moment où les gardes l'emmenaient au couvent, dit l'échanton. Grâce, Sire! grâce, Majesté! Ayez pitié de ma femme et de mes quatre petits enfants!

— Que faut-il en faire? dit le roi.

— Ce qu'il vous plaira, répondit Tapedru.

— Mais qu'en ferais-tu si tu étais à ma place?

— Je lui ferais boire sa drogue.

Ce qui fut exécuté sur-le-champ. L'échanton mourut un quart d'heure après et fut jeté à l'eau comme un chien.

— Je savais bien, dit Chiffon en caressant de la main le front de son ours, que mon ami Coco n'était pas un ivrogne.

A ces mots on se leva de table, et chacun alla se coucher. Tapedru, son ours et Chiffon furent logés dans l'appartement de la reine douairière. Cinq minutes plus tard, ils dormaient du sommeil de trois justes, et Coco, par-dessus le marché, ronflait comme l'orgue de l'église Saint-Eustache pendant la grand'messe de Noël.

XVI

Le lendemain, dès quatre heures du matin, Chiffon s'éveilla, toute ravie d'avoir dormi dans une si belle chambre. En un clin d'œil elle fut hors du lit et posa ses deux petits pieds nus, plus beaux et mieux faits que ceux des plus belles reines, dans deux pantoufles de satin vert brodées de perles fines, qu'une femme de chambre, qui guettait tous ses mouvements par ordre du roi, lui apporta sur-le-champ.

La même obligeante personne lui tendit une robe de chambre, taillée à la dernière mode de Paris par M^{lle} Chose, du boulevard des Capucines, qui ne se dérange que pour les impératrices, les reines, les duchesses, les marquises, les actrices et quelques autres jeunes dames assez riches pour payer les chefs-d'œuvre de l'art.

Puis, Chiffon s'étant assise par mégarde devant une glace afin de pouvoir juger quelle attitude lui convenait le mieux, —

d'être debout, un peu penchée, assise ou même à demi couchée, — sentit qu'on défaisait par derrière ses cheveux châtain, assez négligemment noués la veille, et se récria aussitôt. Mais la femme de chambre lui dit avec respect :

— Mademoiselle, c'est l'ordre de Sa Majesté.

— Qu'est-ce que vous dites? demanda Chiffon étonnée.

— Je dis, mademoiselle, que Sa Majesté, voulant vous conduire ce matin même à l'autel et vous présenter à son peuple comme reine de ses Etats, a daigné me charger de la coiffure auguste de mademoiselle.

— Reine! Je vais être reine! s'écria Chiffon, dont le cœur débordait de joie. Est-ce que je rêve? Quoi! vraiment reine!

— Assurément, mademoiselle, puisque Sa Majesté le roi vous fait asseoir aujourd'hui sur le trône.

— Et il faut qu'une reine soit coiffée...

— Suivant toutes les règles de l'art, oui, mademoiselle, ou plutôt, oui, Majesté.

— Eh bien, va, coiffe.

Après la coiffure, Chiffon entra au bain, puis elle en sortit, fraîche comme une rose, leste et svelte comme une jeune panthère dans les bois, parfumée comme un lys, et par-dessus tout d'une humeur charmante.

Puis elle s'habilla d'une nouvelle robe, plus belle encore que la première, mais un peu décolletée, ce qui laissait voir un cou plus rond, mieux fait, plus gracieux que celui de toutes les reines qui avaient jamais occupé le trône dans ce pays; elle se para d'un collier de perles blanches de Golconde, posa ça et là quelques diamants, se mit devant le miroir, se regarda de face, de profil, de trois quarts et même par derrière, grâce au jeu des doubles glaces, et finit par avouer qu'à cent lieues à la ronde on ne pouvait rien voir de plus joli et de mieux tourné que la petite-fille de son grand-père.

Par hasard il se trouva qu'elle avait raison ou à peu près, car si d'autres étaient plus belles, aucune n'avait plus d'esprit, de bonne humeur et un meilleur caractère; et, de l'avis de tous les connaisseurs, ces trois qualités sont si rares qu'elles l'emporteront toujours sur la beauté la plus parfaite, — à condition, bien entendu, qu'elles ne soient pas accompagnées d'une laideur extraordinaire.

Et encore!... Et encore!... Mais, comme dit saint Augustin, une femme de bonne humeur n'est jamais laide.

Chiffon, donc, ayant avec l'aide de plusieurs femmes de chambre terminé sa toilette, fut avertie que son chocolat l'attendait; qu'après le chocolat elle recevrait la visite des dames d'honneur; qu'ensuite le roi demanderait à se présenter, et, après le roi, toute la cour; que le clergé suivrait la cour; que l'armée suivrait le clergé; que la magistrature suivrait l'armée; que l'administration suivrait la magistrature; que les finances suivraient l'administration; que la police suivrait les finances, et qu'enfin l'instruction publique suivrait la police, — les rangs étant ainsi réglés d'après l'ordre d'importance dans l'Etat, lequel était judicieusement mesuré aux appointements de chacun.

Quant aux simples bourgeois et aux pauvres diables de toute espèce qui, bien loin d'être payés par l'Etat, payaient eux-mêmes et contribuaient ainsi, sans qu'on leur en sût gré, à la splendeur du trône, il leur fut accordé d'attendre dans la rue, rangés en haie, le passage de la future reine.

Chiffon écouta gravement cette litanie, qui fut récitée, tout d'une haleine, par la grande maîtresse des cérémonies, et, d'un geste à la fois charmant et majestueux, fit signe qu'il était temps d'apporter son chocolat, et qu'elle voulait déjeuner dans sa chambre avec Coco.

Car l'ours avait assisté à sa toilette, et paraissait un peu attristé de la métamorphose de Chiffon.

Elle s'en aperçut et lui dit avec douceur :

— Qu'as-tu, mon bon Coco? Est-ce que tu as peur que je t'oublie?

Coco fit signe de la tête que c'était précisément le sujet de sa tristesse.

— Eh bien! continua Chiffon, ne crains rien...

Et elle commanda qu'on lui apportât cinq tasses de chocolat. Une pour elle, et les autres pour Coco qui mange comme quatre.

Elle fut obéie sur-le-champ; mais, à sa grande surprise, l'ours hocha la tête d'un air mélancolique, et de la patte droite dessina dans le vide la silhouette d'un absent.

Le dessin n'était pas de force à rivaliser avec ceux de M. Ingres, et le portrait n'était peut-être pas aussi beau que celui de Van Dyck, car Coco n'avait jamais vu de près ni de loin l'Ecole des beaux-arts de Paris; cependant il paraît bien qu'il avait attrapé la ressemblance, car Chiffon se frappa tout à coup le front en disant :

— Et grand-père Tapedru que j'oubliais! Étourdie que je suis!

Coco fit signe qu'elle avait compris. Elle se leva aussitôt pour chercher le vieillard dans la chambre voisine où il avait passé la nuit. Mais la grande maîtresse des cérémonies la refint.

— Mademoiselle, dit-elle avec respect, votre grand-père est sorti au point du jour pour faire une promenade dans le parc.

— Ah! dit Chiffon avec tristesse, ce sont ces maudites robes qui m'ont donné des distractions. Il va me croire ingrate, dénaturée. Pauvre grand-père! Lui qui m'aime tant! Mais tu le lui diras, Coco, tu me justifieras, n'est-ce pas?

L'ours fit signe qu'il y consentait, et tous deux déjeunèrent de bon appétit en attendant le retour du vieux Tapedru.

Celui-ci, du reste, ne se fit pas attendre. On entendit bientôt le bruit de ses souliers ferrés qui montaient le grand escalier de marbre du palais. Il ouvrit la porte, regarda Chiffon et Coco qui prenaient leur chocolat, et demeura immobile sur le seuil.

— Bonjour, grand-père, cria Chiffon, qui se jeta dans ses bras en laissant tomber, dans sa précipitation, une tartine moitié beurrée pour Coco. Je t'attendais avec impatience.

— Et tu déjeunais en attendant, dit Tapedru. C'est très-bien. J'ai appétit, moi aussi, car j'ai fait une longue promenade en ville, et j'ai appris beaucoup de choses, Chiffon... oui, mon enfant, beaucoup de choses.

— J'espère, répliqua Chiffon inquiète, que ces choses ne sont pas fâcheuses, grand-père?

— Fâcheuses, non, si tu as du bon sens comme je le crois, dit Tapedru. Mais enfin ce ne sont pas tout à fait des compliments.

Le cœur de Chiffon palpitait. Elle ne savait ce qu'il fallait craindre, mais elle n'était pas rassurée.

— Enfin, qu'est-ce que tu as appris? demanda-t-elle cependant d'un air assez brave.

— Donne-moi du chocolat, d'abord... Bien... Coco, à bas les pattes! Nous allons causer sérieusement... Il paraît, ma chère enfant, que tu vas te marier?

Chiffon rougit jusqu'aux oreilles.

— Moi, je n'en sais rien, grand-père... Tu sais, tout ce qui m'arrive ici est si extraordinaire! Hier, on m'a jetée à l'eau, le hasard m'a sauvée, un prince a voulu me faire couper la tête, Coco et toi vous m'avez délivrée; par ricochet, vous avez remis un roi sur le trône; pour vous récompenser, ce roi veut m'épouser; moi, je suis tout étourdie de tant d'aventures et je me laisse faire...

Ici le vieux Tapedru fronça le sourcil.

— C'est-à-dire, dit Chiffon en se reprenant, je me laisse faire si tu y consens; car autrement je n'y tiens pas.

— Vraiment!... tu n'y tiens pas?... demanda Tapedru.

— Mon Dieu! grand-père, j'y tiens si tu y tiens; mais si tu n'y tiens pas, oh! ça m'est bien à peu près égal.

— Eh bien, reprit Tapedru, je n'y tiens pas du tout, et même, si tu veux connaître toute ma pensée, ce mariage me déplaît...

— Pourquoi donc? demanda Chiffon, qui n'était pas blasée sur le plaisir de porter la couronne.

— Pour mille raisons... As-tu beaucoup regardé ton futur mari ?

— Est-ce que tu lui trouves quelque défaut ? demanda Chiffon.

— D'abord, il est jeune. Vingt et un ans !

— Ça, dit Chiffon, ce n'est pas ce qui m'en dégoûterait.

— Il n'est pas mal fait, je l'avoue, et même il est assez bel homme pour un prince...

— Ah ! tu vois bien grand-père...

— Il n'est même pas foncièrement méchant...

— C'est-à-dire, grand-père, qu'il est tout à fait bon et généreux...

— Quant à l'esprit, il n'en a pas à revendre, quoiqu'il ne soit pas tout à fait un sot.

— Oh ! répliqua Chiffon, tu m'as dit toi-même cent fois qu'un prince n'en a pas besoin, et que tout le monde lui en prêtera pour son argent.

— C'est vrai. C'est vrai. Mais j'aimerais mieux qu'il en eût un peu lui-même. Enfin, Chiffon (et c'est ici que j'arrive au nœud de la question), qu'est-ce que tu penses de son courage ?

Chiffon garda le silence et baissa les yeux.

— Et, continua Tapedru, qu'est-ce que tu penses d'un homme qui ne saurait pas défendre son trône, ni sa femme et ses enfants ? Est-ce que tu l'estimerais ? Est-ce que tu l'aimerais ? Et qu'est-ce que tu penses d'un homme qui ne sait faire aucun métier, ni bêcher la terre comme un jardinier, ni tenir la plume comme un notaire, ni pousser le rabot comme un menuisier ou le marteau comme un forgeron ; d'un homme enfin qui ne serait bon à rien, si ce n'est à manger, à boire, à dormir et à bâiller?... Tu le méprises, n'est-ce pas ?

Chiffon n'osait rien répondre. Tapedru reprit :

— Ce n'est rien encore, mon enfant ; mais sais-tu ce qu'on va dire de toi dans la ville ? Je le sais, moi, car je viens de lire le *Journal officiel* et l'affiche qui est déjà placardée sur tous les murs.

En même temps, il tira de sa poche le *Journal officiel* et lut tout haut un long récit des événements de la veille, dans lequel on élevait jusqu'aux nues le courage, le sang-froid, le génie, la prudence, la générosité du roi, et, après lui, le dévouement de ses fidèles serviteurs, parmi lesquels le grand chambellan comte de Tournapoint tenait la première place.

Cet homme intrépide, le sabre à la main, avait tenu tête (suivant le journal) à toute la troupe des conjurés, pendant que Sa Majesté prenait les mesures nécessaires pour dissiper les attroupements et faisait prisonnier de sa propre main le rebelle Masakran.

Un peu plus loin, un entrefilet particulier contenait ce qui suit :

« Sa Majesté, se rendant aux supplications de ses fidèles sujets, qui tremblent pour ses jours précieux, et voulant assurer la perpétuité de sa dynastie, fait savoir à son peuple bien-aimé qu'elle consent à se marier aujourd'hui même, et qu'elle a daigné faire choix de la petite-fille d'un bon paysan des environs que le hasard a présentée à ses augustes regards. Sa Majesté consent à l'élever au trône, de préférence à plusieurs augustes et belles princesses dont il avait été déjà question.

« Les circonstances sont pressantes ; le bon paysan, aïeul de la future reine, a rendu autrefois, dit-on, des services obscurs, mais réels, aux prédécesseurs de Sa Majesté, qui l'en récompense aujourd'hui, en faisant sa fortune et celle de sa fille. »

Tapedru plia le journal.

— C'est tout ? demanda Chiffon.

— Absolument tout. Qu'en penses-tu ?

— Oh ! dit-elle en lui présentant son bâton et son chapeau, vous avez raison, grand-père ; il faut partir.

— Remarques-tu, continua le vieillard, qu'il n'y a pas un mot de politesse pour toi et pour moi dans tout le journal ? Il parle des

services obscurs mais réels que j'ai rendus à ses prédécesseurs, ce petit roi qui sans moi aurait été jeté à la voirie hier au soir ; et quant à toi, *Sa Majesté consent à l'élever au trône ! Elle a daigné faire choix !*... Pas un mot pour dire au public si tu es belle ou laide.

— Oh ! dit Chiffon exaspérée, c'est cela qui est infâme ! Je lui passe le reste... On est pressé. On dicte au hasard. On s'explique mal. Tout cela est naturel. Mais ne pas trouver un mot pour...

— Pour parler de la forme de ton nez ou de la couleur de tes cheveux...

— Cela crie vengeance, dit Chiffon.

Tapedru ne voulut pas laisser refroidir cette indignation.

— Partons, dit-il.

Coco pendant ce temps avait lampé tout le chocolat, puis léché le fond des tasses et le dessus des tartines. Quand il entendit qu'on allait partir, il se mit à l'avant-garde.

— Eh bien, dit la grande maîtresse des cérémonies qui entraît au même instant, où donc allez-vous, mademoiselle ? Les dames d'honneur n'attendent que la permission de vous présenter leurs hommages respectueux dans la salle du Trône.

— Madame, répondit Chiffon, laissez-moi passer. J'ai d'autres affaires.

Elle fit une grande révérence et sortit avec l'ours et Tapedru.

XVII

La grande maîtresse des cérémonies courut sur leurs traces en criant du haut de l'escalier :

— Où courez-vous, princesse ? Ce n'est point par là. Voici le chemin.

Au bruit, les dames d'honneur accoururent et se mirent comme la grande maîtresse à la poursuite des fugitifs. Les chambellans suivirent les dames d'honneur, les généraux suivirent les chambellans, les conseillers d'Etat suivirent les généraux, et, ainsi de suite, à la file les uns des autres. La magistrature et le clergé restèrent seuls immobiles dans une attitude pleine de dignité.

Tous ces gens-là se poussaient et se culbutaient comme à la foire ; mais le plus troublé de la fuite de Chiffon fut le pauvre jeune roi qui laissa là son diadème, car le temps pressait, dégrafa son ceinturon pour courir plus vite, et descendit quatre à quatre les marches du grand escalier de marbre en criant de toutes ses forces, malgré la majesté de son rang :

— Chiffon ! Chiffon !

Mais Chiffon ne se retourna pas, quoiqu'elle l'entendit fort bien. Il lui plaisait, cette fois, de faire la cruelle et de montrer qu'une petite paysanne valait bien un grand roi. Quant au vieux Tapedru, qui craignait quelque changement de résolution, il n'avait garde de se retourner, et doublait le pas comme s'il avait disputé le prix de la course à un coureur de profession.

Enfin, le roi arriva sur le bord de la rivière, au bas de la terrasse où la veille il avait vu Chiffon pour la première fois, juste au moment où elle s'embarquait avec Coco, et où Tapedru détachait sa barque du rivage.

Il dit d'une voix essoufflée :

— Où donc allez-vous ?

— Chez moi, répondit Tapedru.

— O Chiffon ! ingrate Chiffon ! tu m'abandonnes ?

Et des larmes roulèrent dans ses yeux. Chiffon se sentit émue, mais le vieux Tapedru tira le *Journal officiel* de sa poche et le lui tendit en disant :

— Tiens, lis.

— Comment ! s'écria le roi, c'est pour cette niaiserie que tu renonces à moi, Chiffon, — à moi et au trône ? Mais ce n'est pas moi qui rédige ces choses-là, tu dois bien le savoir ; c'est cet imbécile de Tournapoint... Ah ! maudit Tournapoint, tu me le paieras !... Chiffon, je t'aime. Je veux te faire reine. Débarque, Chif-

fon, débarque. Ma vie, mon royaume, tout est à toi.. Tapedru, ayez pitié.

— J'ai pitié, en effet, dit Tapedru, oui, pitié de ta faiblesse et de ton manque de bon sens; aussi, je veux te donner un bon conseil.

— Lequel? lequel? demanda le roi avec empressement.

— Celui d'oublier Chiffon, comme elle va t'oublier elle-même.

Le roi redoubla ses supplications. Tapedru fut inflexible. Chiffon n'était pas sans regret, mais elle ne disait rien. Enfin le dernier mot de Tapedru fut celui-ci :

— Donc tu veux, à toute force, épouser Chiffon?

— Si je veux! s'écria le roi. Je jure par...

— Eh bien, dit Tapedru, viens nous voir dans trois mois... Si, passé ce temps-là, tu veux encore te marier, si Chiffon le veut aussi, nous verrons... En attendant, bonsoir...

Et il commença, sa barque étant détachée, à s'éloigner du bord.

Tout à coup le roi le rappela.

— Que veux-tu de moi? demanda Tapedru.

— Un bon conseil.

Tapedru haussa les épaules.

— Sur quel sujet?

— Sur la manière de gouverner mes peuples. J'ai remarqué que Massakran, pour les soulever contre moi, m'avait appelé Néron, Caligula, et je ne sais quoi encore. Que faut-il faire pour empêcher qu'on recommence?

— Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit, dit Tapedru. Et, par exemple, ne prends pas leur bourse, leur tête ou leur liberté. Laisse aux juges la besogne des juges. En toute chose, gouverne le moins que tu pourras.

— Est-ce qu'on m'en saura gré? demanda le roi.

— Si tu veux avoir ta récompense en ce monde, tu ne seras jamais qu'un sot, répondit Tapedru.

Et, faisant force de rames, il remonta la rivière pendant que Chiffon jetait sur le roi un dernier regard dont la douceur calma un peu le désespoir de ce prince infortuné. Au même instant, le grand écuyer disait tout bas au capitaine des gardes :

— Frère, que penses-tu de tout ceci?

— Je pense, répondit l'autre, que le roi est fou.

— S'il est fou, dit le grand écuyer, il faut l'enfermer.

— J'y pensais, répliqua le capitaine. Mais il serait plus sûr de le tuer...

— En effet, c'est plus sûr. Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas.

— Et de proclamer Massakran.

— Chut! allons causer plus loin.

Et les deux scélérats s'éloignèrent. Après un instant de silence :

— Frère, reprit le grand écuyer, j'approuve ton noble dessein, mais il faut attendre que Massakran soit en état de monter à cheval. Il a les bras et les jambes rompus. L'ours l'a presque écrasé hier. D'ailleurs, cela nous donnera le temps de renouer des intelligences dans l'armée.

— Frère, dit le capitaine des gardes, ton discours est rempli de sagesse et de circonspection. J'attendrai.

Et ils allèrent rejoindre le cortège royal qui rentrait tristement dans le palais, — le roi en tête et le conseil d'Etat en queue.

Alfred ASSOLLANT.

(La suite au prochain numéro.)

LES PAROLES D'OR

Ne souffrez jamais près de vous des gens déconsidérés, quand même ils ne mériteraient pas leur réputation, car le monde nous demande également compte de nos amitiés et de nos haines; à

cet égard, que vos jugements soient longtemps et mûrement pesés, mais qu'ils soient irrévocables.

H. DE BALZAC.

L'ANGLOMANIE

C'est pourtant vrai que nous avons la manie de mêler à notre belle langue française des mots empruntés aux langues étrangères. Et pourquoi? faut-il le dire? Le plus souvent pour afficher une science vaine, pour se donner un genre.

Si encore nous savions employer ces termes étrangers; mais nous commettons erreur sur erreur. C'est ce que constate, avec beaucoup de raison, M. Justin Améro, qui vient de publier une petite brochure sur l'anglomanie dans le français et les barbarismes anglais usités en France.

Pourquoi dire, par exemple, *baby* ou *bébé* quand nous avons à notre service les mots : enfants, poupons, marmots, bambins?

Pourquoi appeler *gentleman* un monsieur que nous pourrions aussi bien distinguer en le désignant comme un gentilhomme, un homme distingué, un homme du monde?

Pourquoi dire *high life* au lieu de haute société, grand monde, bonne compagnie?

Pourquoi même employer le mot anglais : *ticket*, quand nous avons le mot français : *billet*?

Quand la langue française nous fournit des équivalents, pourquoi nous embarrasser de termes dont nous dénaturons la prononciation?

Mais le plus souvent nous ne nous contentons pas de dénaturer la prononciation des mots anglais; nous en dénaturons le sens.

Nous appelons *square* un jardin, sans tenir compte de sa forme. Or, *square* veut dire une place carrée.

Nous appelons *docks* nos grands magasins généraux. En Angleterre, *dock* signifie un bassin.

Nous avons vu le mot *snob* employé comme un éloge. *Snob* désigne, en Angleterre, un homme vulgaire ou prétentieux.

Le mot *tramway* signifie chemin à traîneau. Nous appliquons sans honte ce terme à nos voitures. Nous disons : « le tramway passe. » Ce qui équivaut à : « la route passe. »

C'est absurde, n'est-ce pas?

Pour nous, nous ne nous en consolons pas et nous nous reprocherions cruellement les barbarismes que nous avons pu commettre, si M. Améro, ne voulant sans doute pas pousser les puristes au suicide, n'avait eu la bonté de nous montrer que le même travers existe chez nos voisins et amis d'Angleterre. Il cite, à ce propos, un passage d'un article publié dans le numéro 116 du *New-Monthly*, sous la signature de lady Morgan :

Lisez ce morceau, il vaut la peine d'être connu.

« I was chez moi, inhaling the *odeur musquée* of my scented boudoir, when the prince de Z... entered. He found me in my *demi-toilette*, blasée sur tout, and pensively engaged in solitary conjugation of the verb *s'ennuyer*. »

Pour que l'on puisse bien juger du singulier effet de ce passage, en voici la traduction ou, pour mieux dire, la transposition. Les mots français sont traduits en mots anglais, et les mots anglais en mots français :

« J'étais *at home*, aspirant la *musky smell* de mon *private room*, lorsque le prince de Z... entra. Il me trouva en *simple dress*, *fatigued with every thing*, tristement occupée à conjuguer le verbe *to be weary*... »

Nous tombons en France dans le même travers. Depuis la Restauration, nous avons enrichi en effet notre vocabulaire d'une foule de mots étrangers bien inutiles.

Voici un exemple où tous les mots anglais sont soulignés :

« Il était de mode que les *dandys*, les *fashionables*, revêtus du

carrick, de la *redingote*, du *plaid*, du *spencer*, allassent sur le *turf* en *tilbury*, en *break* ou en *doheart*, avec un *groom* derrière leur voiture pour juger de la force des *jockeys* dans le *steeple-chase*. Lorsque les plaisirs du *sport* étaient terminés, ils prenaient part à un *lunch* où ils réparaient leurs forces par un *beefsteak* ou un *roastbeef* avec une tranche de *pudding* et un bol de *punch*. Si un *festival* ou un *raout*, ou un *mess* d'officiers ne les retenaient pas, il se décidaient, pour chasser le *splen*, à faire un *whist* ou à boire du *rum* ou du *gin* dans un établissement *confortable* où des *clowns* se livraient à la *boce*.

On pourrait continuer longtemps ainsi. Mais en voilà assez, n'est-ce pas, pour signaler le danger de l'invasion des mots étrangers. Autant que possible, évitons cet écueil. Gardons précieusement, avec sa noblesse et sa gloire, notre langue française. C'est un trésor que nous ont légué les grands écrivains du dix-septième et du dix-huitième siècle; ne le laissons pas s'avilir. Il y va de notre dignité à tous. Pour nous, nous savons gré à M. Justin Amérou de son avertissement, et nous nous efforcerons de réagir contre la fâcheuse tendance qui s'est emparée de nous à notre insu.

G. B.-F.

REVUE DES MAGASINS

La maison de la *Scabieuse* (10, rue de la Paix) vient de conclure des marchés très-importants en tissus de tout genre, particulièrement en belles soieries et velours avec dispositions nouvelles. Cette grande opération a été faite dans des conditions avantageuses, et la *Scabieuse* se fait un plaisir d'en faire profiter sa clientèle.

Il y a d'abord un lot magnifique d'armures de soie, qui présente trois séries distinctes et comporte des qualités et des prix différents: 9 fr. 75, 10 fr. 75 et 12 fr. 50. Ces séries offrent, en outre, une foule de dessins variés: œil de perdrix, chaînette, granité, grain de poudre, etc... Ces armures, qui remplacent si avantageusement la faille, feront des robes on ne peut plus confortables, et la *Scabieuse* se chargera de leur donner, comme coupe, son cachet d'élégance habituel, si on lui en confie le soin.

Nous devons insister encore sur une soie admirable à grosse côte, appelée *reps indien*, que la maison marque 14 fr. 75, prix minime si l'on considère la beauté de ce grain vraiment inusable.

La *Scabieuse* nous offre, du côté des velours, un choix hors ligne; d'abord des pékins très-variés, à rayure velours et satin, velours et moire, velours et dessin frappé. Ces étoffes constituent la nouveauté du jour et sont appelées à faire sensation pendant tout le cours de la saison prochaine; on fonde sur elles des espérances qui ne peuvent que se justifier. Le prix de 15 fr. 75, auquel nous en avons vu de cotées nous a paru d'autant plus avantageux qu'il s'applique à des qualités de tissus vendues ailleurs 16 et 17 francs.

Enfin, nous ne devons pas oublier un certain velours frappé d'un genre tout nouveau et à tout petits dessins, que la *Scabieuse* vend 15 fr. 75 au lieu de 22 francs.

— La maison Besson, aux *Galleries de Choiseul* (36, rue Neuve-des-Petits-Champs), nous a mis au courant des nouveautés qu'elle a préparées en vue de la saison d'hiver. Nous avons constaté une fois de plus le goût et le talent incomparables dont elle fait preuve dans la création et le travail de ses belles passementeries et garnitures de robe. La passementerie mate, c'est-à-dire sans jais, constitue aujourd'hui la haute nouveauté; aucun ornement, du reste, ne ressort mieux sur le velours, qu'on doit beaucoup porter l'hiver prochain. Les galons mélangés de fil métallique, or ou argent, forment une agréable fantaisie, qui sera très-poulée.

Mais ce sur quoi la maison Besson fonde ses plus belles espérances, c'est le grand choix de ses magnifiques marabouts; la fabrication en est hors ligne et comporte notamment une chenille non tordue d'un effet très-particulier; il entre également dans la composition de ces différents modèles de la soie laminée, du cordonnet, du lacet diamant, etc. Nous signalerons à nos lectrices quatre types de marabout des plus remarquables: l'un est une frange de cordonnet, avec chenille plate laminée, du prix de 6 fr. 90; l'autre est un marabout léger de même genre, mais plus fourni de chenille et marqué 12 francs; le troisième est un large modèle tout en copeaux de

lacet ciré, d'un aspect particulièrement riche, et mélangé d'étricot lacet diamanté; enfin, le quatrième marabout est la merveille des merveilles: il est tout en chenille plate laminée, avec lacet diamanté à profusion, le tout d'un caractère vraiment grandiose.

Il nous faut dire un mot des ceintures en gros grain des *Galleries de Choiseul*, et du grand choix qu'elle offre en fait de boucles de métal, nacre ou cailloux du Rhin. Parmi les boucles de métal, il en est de très-avantageuses à 1 fr. 45 en toutes couleurs.

— Au sujet du corset *Bain de mer*, rappelons à nos lectrices qu'il est indispensable d'adresser le montant de l'achat (soit 25 francs) en un bon de poste ou un chèque à l'ordre de M. DE PLUMENT (33, rue Vivienne), en même temps qu'on en fait la demande. C'est le plus sûr moyen d'éviter tout retard; nous devons même ajouter que c'est d'autant plus nécessaire, que la maison de Plument est assaillie de demandes et sert naturellement plus vite celles qui sont en règle.

Il n'est pas étonnant que toutes les femmes veuillent avoir ce gentil corset rouge, qui présente un double avantage: celui de servir pour le bain de mer, grâce à ses ouvertures multipliées qui empêchent l'eau de séjourner, et celui de pouvoir être utilisé comme *ceinture de repos*. Le système de baleinage employé pour ce modèle est très-suffisant, en effet, pour soutenir la taille dans de justes proportions d'élégance. Aussi les femmes qui tiennent à être correctes dans leur déshabillé doivent-elles porter cet ingénieux corset.

Nous insisterons auprès de nos lectrices sur les avantages des grands corsets de la maison de Plument: le corset cuirasse *Jeanne d'Arc* surtout, l'une de ses dernières créations, et qui répond si merveilleusement aux exigences des tailles longues, que la mode favorise de plus en plus.

Bientôt nous serons à même de donner des détails sur les nouveaux modèles de tournures que la maison de Plument prépare pour le costume à paniers.

SPÉCIALITÉS

Ce qui prouverait, si cela était nécessaire, la supériorité du *lait antiphélique* de CANDÈS, c'est ce besoin de le copier qui se manifeste si souvent. Mais il faut bien se garder de confondre et de prendre n'importe quel produit pour le lait si connu de M. Candès (26, boulevard Saint-Denis).

Au mois d'août surtout, les soins de la toilette réclament un usage journalier du lait antiphélique: n'a-t-on pas à lutter contre les ardeurs d'un soleil inclément et contre des influences atmosphériques particulièrement dangereuses pour la beauté à cette époque de l'année? C'est le moment où l'on est généralement installé sur une plage, dans une station d'eaux quelconque ou à la campagne. Les taches de rousseur ne ménagent rien et s'attaquent particulièrement aux teints délicats. Donc, à bon entendeur salut!

M. D'A.

LA MODE EN RELIEF

Sous ce titre: *La Mode en relief*, nous avons créé une publication qui réalise le difficile problème de présenter une toilette *sous toutes ses faces à la fois*. C'est une figurine coloriée qui se tient debout, porte avec soi sa description, et dont les contours soigneusement découpés offrent l'aspect réel de la personne habillée. Rien de plus utile et de plus pratique.

Nous ferons paraître chaque mois une de ces figurines dessinées par Emile Préval, un des maîtres de la mode. Celle de ce mois représente un type de costume court de ville, d'exposition ou de voyage.

Le prix de chaque figurine est, dans nos bureaux, de 2 fr. 50. Pour en recevoir un exemplaire *franco*, en France et à l'étranger, il suffira d'adresser à MM. Ad. GOUBAUD ET FILS, éditeurs de *la Mode en relief* (3, rue du Quatre-Septembre, à Paris) la somme de 2 fr. 75 en un mandat postal ou en timbres-poste. Aucune expédition ne peut être faite contre remboursement. On peut s'abonner pour autant de mois qu'on le désire, en envoyant autant de fois 2 fr. 75 que l'abonnement devra compter de mois.

Ad. G. ET FILS.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.